

Monique Proulx
**Le cœur est un muscle
involontaire**

roman

BORÉAL
COMPACT



Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

LE CŒUR
EST UN MUSCLE
INVOLONTAIRE

DU MÊME AUTEUR

Sans cœur et sans reproche, nouvelles, Québec/Amérique, 1983, prix Adrienne-Choquette et Grand Prix du *Journal de Montréal*.

Le Sexe des étoiles, roman, Québec/Amérique, 1987.

Homme invisible à la fenêtre, roman, Boréal, 1993; coll. « Boréal compact », 2001, Prix des libraires du Québec 1994, prix Québec-Paris 1993, prix littéraire Desjardins 1994.

Les Aurores montréalaises, nouvelles, Boréal, 1996; coll. « Boréal compact », 1997.

Monique Proulx

LE CŒUR
EST UN MUSCLE
INVOLONTAIRE

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

L'auteur remercie pour leur aide le Fonds Gabrielle Roy et le Conseil des Arts du Canada.

© 2002 Les Éditions du Boréal pour l'édition originale
© 2004 Les Éditions du Boréal pour la présente édition
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2004
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Proulx, Monique, 1952-

Le cœur est un muscle involontaire

2^e éd.

(Boréal compact ; 156)

ISBN 2-7646-0292-8

I. Titre.

PA8581.R688C63	2004	C843'.54	C2003-941954-1
PS9581.R688C63	2004		

*Pour France et Gustave
en allés*

*La gloire, c'est comme un dictionnaire.
Un dictionnaire, c'est comme une porte :
cela s'ouvre et se ferme.*

RÉJEAN DUCHARME, *Le nez qui voque*

*Sous mes pieds, j'en suis sûre, des racines
poussent, qui rejoindront bientôt celles qui,
j'en suis sûre, poussent sous les tiens, et s'y grefferont.*

RÉJEAN DUCHARME, *L'Océantume*

*Pas de père. On ne savait pas ce que
c'était. Quand on l'a su on n'a pas très
bien compris à quoi ça aurait pu servir.*

RÉJEAN DUCHARME, *Les Enfantômes*

UN

La paille de la vie

Je n'ai jamais été seule avec lui. Maintenant, je le suis. C'est un peu tard, il me semble. Ses mains sont si glacées qu'elles anéantissent aussitôt la chaleur des miennes. Son front brûle comme une fournaise qui s'emballe. Le grand bordel intérieur commence à desceller ce qui était scellé. Toutes ses parties, déjà, ne sont plus cohérentes, s'en vont chacune de leur côté sans s'attendre. Laquelle est encore vraiment là, laquelle peut encore recevoir des encouragements ou des suppliques? Je m'adresse à sa tête brûlante, d'où sort le souffle régulier et blême des dormeurs imbibés de narcotiques. J'attends un miracle. C'est ce que je lui dis. J'attends qu'il ouvre subitement les yeux, qu'il me donne un dixième de regard, un fétu de paille de regard, j'attends qu'il dise tout à coup mon nom à voix intelligible et chargée. *Florence. Florence.* Ah s'il disait mon nom, même

en silence, même dans la cacophonie bafouillante de sa fièvre, ah s'il ne faisait que penser à mon nom, je l'entendrais, même esquissé dans une molécule agonisante de son cerveau, je l'entendrais. *Dis mon nom, Pepa.*

Il ouvre les yeux. Je le jure. Il ouvre les yeux pour me parler à moi, puisque je suis son seul paysage immédiat, agrippée à son lit comme une bouture qui lui serait sortie des côtes durant la nuit. *C'est moi, c'est Florence, parle-moi, dis mon nom, dis-moi quelque chose.* Il ouvre les yeux et il pousse un long soupir calme. Ses poumons restent ainsi, dégonflés et tranquilles. Son regard ne me dit rien, ou plutôt il me dit que la maison en dessous se vide, qu'elle s'est déjà vidée à mon insu. Des traces d'humanité disparaissent de ses yeux bruns, de ses yeux noisette, même le brun doré de ses yeux se ternit à toute allure comme un toit de cuivre qui s'oxyde. C'est tout. Ce sera tout à jamais. Tant pis. Il n'y a rien à redire à une mort aussi détendue, aussi peu bagarreuse. Je ferme ses yeux. J'embrasse son front chaud, qui sent encore la sueur de la vie et le sang rouge. Je pleure un peu, sans effort. Je suis soudain si calme moi-même que j'enlèverais l'aiguille de sérum des chairs ridées qu'elle violace inutilement, je m'adonnerais à toutes sortes d'ouvrages utiles, balayer la chambre, changer les draps, je m'allongerais à ses côtés pour regarder grimper dans le ciel la balafre orangée du soleil. Aujourd'hui encore, le soleil montera dans le ciel et il fera jour. Et personne ne s'étonnera de cette magie confondante, personne ne saluera d'applaudissements enthousiastes le retour de cet extraordinaire ordinaire.

Je sors. De l'autre côté de la chambre, un autre monde s'agite, vibrant de panique. Des créatures en blanc et en vert sillonnent les corridors en hurlant des ordres, des voitures d'où sourdent des grincements de détresse me frôlent les pieds, des voix impératives coulent des murs et du plafond pour exiger la présence de gens qui n'y sont pas, tout est confusion et fracas. Je reste un moment abasourdi à me demander où me précipiter, comment me protéger de la catastrophe qui s'est certainement abattue sur les lieux sous forme d'un incendie, d'un astéroïde, d'un tremblement de terre. Une femme m'adresse quelques mots inaudibles. À tout hasard, je lui réponds que mon père est mort. C'est ce qu'il fallait dire, sans doute. L'univers ralentit suffisamment pour que je le reconnaisse. Il n'y a rien d'anormal, aucune catastrophe particulière, ce n'est que la vie habituelle dans un hôpital, la pagaille de la vie qui se débat pour se maintenir. La femme, une infirmière, a de larges yeux bleus dans lesquels elle m'emmailote avec bienveillance. « Ah, la chambre 2029 », affirme-t-elle doucement. Elle m'effleure l'épaule, elle me parle de café. Un homme en blanc — un infirmier lui aussi ou peut-être un médecin de garde — me touche l'autre épaule. Tous ces tapotements affectueux m'engourdisent dans une agréable torpeur. J'entends à distance la voix de l'homme, tremblante d'égards, je vois ses yeux liquides miroiter au-dessus des miens comme des planètes amicales. « Votre père, dit-il. Votre père a parlé, au début de la nuit. *Le cœur est un muscle involontaire*. C'est ce qu'il a dit, très distinctement : *Le cœur est un muscle involontaire*. » Je dis : « Ah oui? Vraiment? » Je le remercie chaleureusement, mais je ne sais déjà plus de

quoi, de la tendresse de sa présence, sans doute. Cet endroit me plaît bien, on s'y sent si enfant, si cajolée.

Ma mère et mes deux frères soudain sont là, et nous retournons dans la chambre maintenant rosie par l'aube, face à un très vieux mort qui ressemble à peine à Pepa.

Mon frère Bruno étreint par la taille ma mère contre laquelle je me tasse, mon frère Stéphane nous englobe tous de ses bras gigantesques. C'est l'image qui me revient le plus aisément de cette nuit-là remplie de flous et de trous, l'image fugace de nos quatre corps emmêlés dans une seule chaleur, fondus de tristesse en une grande sculpture palpitante.

Ce n'est pas une mort insupportable, une absence qui fait suffoquer quand on y repense. C'est une affaire de quelques jours. La tristesse disparaît, à bout de souffle. Mon frère Bruno et mon frère Stéphane s'occupent de tout, de la cérémonie et des cendres, ils trient les chemises et les chandails, les pipes, les collections de revues cochonnes, tous les biens intimes et dérisoires que quatre-vingts ans de vie sans exaltation ont ramassés. Ma mère, parée tout à coup de ses yeux de jeune fille, me prend à part pour me livrer des confidences que je ne réclame pas. Ils ont fait l'amour pour la dernière fois, mon père et elle, juste avant ma naissance. Après, plus jamais. Elle répète : « Plus jamais après », au moins trois fois, sur des tons différents, en dardant sur moi ses yeux magnifiques et battus, comme si elle me léguait un bijou de prix. Cela m'achève. J'oublie tout. C'est encore la chose qu'il m'est le plus facile de faire. *Log off.*

Papa. Papapa. Pepa.

Qu'est-ce qu'ils ressentent, les autres, quand ils pensent : « Papa » ? Comment ils s'y prennent pour faire lever en eux quelque chose de chaud, de fort, quelque chose tout court ?

Quand on me posera des questions sur cette nuit-là où tout aurait pu s'embraser entre nous, mais où il s'est contenté de s'enfuir comme toutes les autres fois, je tricherai. Je dirai que mon père a soudain ouvert les yeux, en plein coma terminal, non pas pour mourir, mais pour me parler pour la première fois de ma vie.



Monique Proulx écrit des romans (*Homme invisible à la fenêtre*, *Boréal*, 1993), des nouvelles (*Les Aurores montréalaises*, *Boréal*, 1996) et des scénarios pour le cinéma. Dans ces trois domaines, son travail a été unanimement salué par la critique et fort chaleureusement accueilli par le public.

156

BORÉAL
COMPACT

Boréal compact

présente des rééditions de textes significatifs – romans, nouvelles, poésie, théâtre, essais ou documents – dans un format pratique et à des prix accessibles aux étudiants et au grand public.

Florence n'aime pas les écrivains, ces êtres névrosés, et encore moins leurs livres, ces choses corpulentes qui ne sont même pas vraies. Florence, par contre, aime Zéno, et Zéno, lui, aime Pierre Laliberté, ce romancier mythique dont personne n'a jamais aperçu le visage. Et c'est à cause de Zéno que Florence découvre un jour que Pierre Laliberté lui a volé la phrase la plus précieuse qu'on lui ait jamais dite. La voilà donc sur une piste pouvant la mener à cet imposteur qui pille la vie des autres pour construire ses livres.

Dans ce roman mené à la manière d'un polar, Monique Proulx rend un superbe hommage à la littérature et à ceux qui la font.

« Un livre époustouflant, peuplé de personnages hauts en couleur, qui tient autant de l'hommage à Ducharme qu'au " polar existentiel " de Paul Auster. »

Stanley Péan, *La Presse*